

des rapprochements, non repousser brutalement.

Au sujet de l'aile gauche du parti indépendant, Lénine écrivit : « Craindre le « compromis » avec cette aile du Parti, c'est simplement ridicule ». Au contraire, les communistes sont obligés de chercher et de trouver une forme convenable de compromis avec elle, un compromis tel que, d'une part, il puisse alléger et hâter l'indispensable fusion complète avec cette aile, et qui, d'autre part, ne gêne en rien les communistes dans leur lutte idéologique politique contre les opportunistes de l'aile droite des « indépendants ». Même aujourd'hui, on ne saurait presque rien ajouter à cette directive tactique.

Nous disons aux éléments de gauche du S. A. P. : « Les révolutionnaires se trempent non seulement dans les grèves et dans les combats de rue, mais avant tout dans la lutte pour la politique juste de leur propre parti. Prenez les « 21 conditions » élaborées dans son temps pour accueillir les nouveaux partis dans l'I. C. Prenez les travaux de l'opposition de gauche, où les « 21 conditions » sont appliquées au développement politique de ces huit dernières années. A la lumière de ces « conditions », développez une offensive méthodique contre le centrisme dans vos propres rangs et poussez les choses jusqu'au bout. Autrement, il ne vous restera rien d'autre que le rôle peu honorable de couverture de gauche du centrisme. »

Et ensuite ? Ensuite il faut tourner le visage vers le P. C. A. Les révolutionnaires ne restent nullement entre la social-démocratie et le Parti communiste, comme le voudraient Rosenfeld et Seydewitz. Non, les chefs social-démocrates représentent l'agence de l'ennemi de classe dans le prolétariat. Les chefs communistes sont des révolutionnaires confus, mauvais, maladroits, fourvoyés. Ce n'est pas la même chose. La social-démocratie est à détruire. Le Parti communiste est à corriger. Vous dites que c'est impossible ? Mais avez-vous essayé d'aborder la chose sérieusement ?

C'est précisément maintenant où les événements font pression sur le Parti communiste, qu'il faut aider les événements par la pression de notre critique. Les ouvriers communistes nous écouteront d'autant plus attentivement, qu'ils seront plus vite convaincus réellement que nous ne voulons pas un « troisième Parti », mais que nous tendons sincèrement à les aider à transformer le Parti communiste existant en un guide authentique de la classe ouvrière.

— Et si cela ne réussissait pas ?

— Si cela ne réussissait pas, cela voudrait dire presque sûrement, dans la situation historique donnée, la victoire du fascisme. Mais à la veille des grands combats, le révolutionnaire ne se demande pas qu'arrivera-t-il si on ne réussit pas ; il se demande que faire pour réussir. C'est possible, c'est réalisable, donc cela doit être fait.



Le centrisme "en général" et le centrisme de la bureaucratie stalinienne

Les erreurs de la direction de l'I. C. et, par là même, du Parti communiste allemand se rapportent, suivant la terminologie familière de Lénine à une série de « sottises ultra-gauchistes ». Même les personnes intelligentes peuvent faire des sottises, surtout dans leur jeunesse. Mais de ce droit, comme le conseillait encore Heine, il ne faut pas abuser. Si les sottises politiques d'un type déterminé se répètent systématiquement, au cours d'une période prolongée et cela dans le domaine des problèmes les plus importants, alors elles cessent d'être simplement des sottises et deviennent une *tendance*. Quelle est cette tendance ? A quelles exigences historiques répond-elle ? Quelles sont ses racines sociales ?

L'ultra-gauchisme possède, dans des pays différents et à des époques différentes, une base sociale différente. Les expressions les plus déterminées de l'ultra-gauchisme furent l'anarchisme, le blanquisme et leurs diverses combinaisons, y compris la plus récente : l'anarcho-syndicalisme.

La base sociale de ces courants, qui se sont développés principalement dans les pays latins, fut la vieille et classique petite industrie parisienne. Sa stabilité donna une incontestable signification aux divers aspects de l'ultra-radicalisme français et leur permit, jusqu'à un certain degré, d'influencer idéologiquement le mouvement ouvrier des autres pays. Le développement en France d'une grande industrie, la guerre et la Révolution russe brisèrent l'épine dorsale de l'anarcho-syndicalisme. Rejeté en arrière, il se transforma en un opportunisme de mauvais aloi. Dans tous ses deux stades, le syndicalisme français fut dirigé par ce même Jouhaux : les temps changent, et nous avec eux.

L'anarcho-syndicalisme espagnol garda son révolutionnarisme apparent seulement dans une ambiance de stagnation politique. En posant carrément tous les problèmes, la Révolution força les chefs anarcho-syndicalistes à se débarrasser de l'ultra-radicalisme et à révéler leur nature opportuniste. On peut fermement compter que la Révolution espagnole chassera de leurs derniers abris latins les préjugés syndicalistes.

Des éléments anarchistes et blanquistes font également partie d'autres sortes de courants et de groupements ultra-gauchistes. A la périphérie d'un grand mouvement révolutionnaire, on observe toujours des phénomènes de putschisme et d'aventurisme, dont les protagonistes

sont tantôt des couches d'ouvriers arriérés, souvent des semi-artisans, tantôt des compagnons de route intellectuels. Mais ce genre d'ultra-gauchisme ne s'élève pas d'habitude jusqu'à une importance historique indépendante ; il garde le plus souvent un caractère épisodique.

Dans les pays historiquement retardataires qui doivent accomplir leur révolution bourgeoise, dans l'ambiance d'un mouvement ouvrier mondial développé, les intellectuels de gauche apportent souvent dans le mouvement semi spontané des masses, spécialement des masses petites bourgeoises, les formules et les méthodes les plus extrêmes. Telle est la nature des partis petits bourgeois, du type des « socialistes révolutionnaires » russes, avec leur tendance au putschisme, à la terreur individuelle, etc. Grâce à la présence des Partis communistes en Orient, il est peu probable que, là les groupements aventuristes indépendants arrivent à acquérir l'importance des socialistes révolutionnaires russes. Mais, en revanche, les jeunes Partis communistes de l'Orient peuvent enfermer dans leur propre sein les éléments de l'aventurisme. Pour ce qui concerne les socialistes révolutionnaires russes, ceux-ci, sous l'influence de l'évolution de la société bourgeoise, se transformèrent en un parti impérialiste de la petite bourgeoisie et prirent envers la Révolution d'Octobre une position contre-révolutionnaire.

Il est parfaitement évident que l'ultra-gauchisme de l'actuelle I. C. ne correspond à aucun des types historiques caractérisés plus haut. Le parti le plus important de l'I. C., le P. C. russe, s'appuie notoirement sur le prolétariat industriel et, bien ou mal, part des traditions révolutionnaires du bolchévisme. La majorité des autres sections de l'I. C. sont des organisations prolétariennes. La seule différence même des conditions des divers pays dans lesquels sévit de la même façon et simultanément la politique ultra-gauchiste du communisme officiel ne démontre-t-elle pas que ce courant ne peut avoir des racines sociales communes ? Ne voyons-nous pas le cours ultra-gauchiste, du seul et même caractère « principal » appliqué en Chine et en Angleterre. Mais s'il en est ainsi, où faut-il chercher alors l'origine du nouvel ultra-gauchisme ?

Le problème se complique, mais en même temps il s'éclaire, encore par une circonstance d'une importance extrême : l'ultra-gauchisme n'est nullement le trait invariable et fondamental de l'actuelle direction de l'I. C. Le même appareil, renouvelé dans sa composition, mena jusqu'en 1928 une politique ouvertement opportuniste, passant entièrement, dans beaucoup de questions de la plus haute importance, sur les rails du menchevisme. Au cours de 1924-27, non seulement les accords avec les réformistes furent estimés obligatoires, mais on admettait en même temps la renonciation à l'indépen-